

**T**out ce désastre avait commencé au rayon homme de la boutique Abercrombie & Fitch.

— Sérieusement, Lou, t'es folle !

Tout ça parce que j'avais le nez enfoui dans un sweat de mec !

June m'a arraché le vêtement des mains et l'a jeté sur le présentoir en levant les yeux au ciel.

— Encore dans ton délire ? Ma belle, t'es vraiment un cas désespéré.

Merci, je le savais.

Mais que voulez-vous, c'est plus fort que moi. Quand je rentre dans un magasin de vêtements, je vois mes personnages se matérialiser sous mes yeux. À chaque fois. Quels pulls mettraient-ils ? Quels T-shirts mouleraient leur torse à la perfection ? Quelle couleur leur irait le mieux au teint ? Ça me rend toute chose, émue, presque bouleversée. Comme si leur choisir des vêtements rendait leur existence plus tangible. Comme s'ils pouvaient surgir des cabines d'essayage.

— Je t'ai pas demandé de chercher des fringues pour le bellâtre de ton roman ! Trouve une robe. Pour sortir. C'est pas compliqué !

Ma meilleure amie m'a décoché un regard désapprobateur avant de me tirer par le coude vers le rayon destiné aux filles. J'ai jeté un dernier coup d'œil ému au sweat à capuche. L'étoffe, en coton dévoré, gris délavé juste comme

il faut, était exactement le genre de Jake, le héros de ma dernière romance. Parfaitement assortie à ses yeux bleus et son air rebelle.

À regret, j'ai suivi mon amie en soupirant.

June a attrapé une robe noire sur un cintre et me l'a collée d'office dans les bras.

— Ça, ce sera parfait. Et pas la peine de protester. J'en ai marre de te voir habillée comme une clodo quand on sort. Un de ces jours, un mec va te jeter une pièce au lieu de te demander ton numéro.

June Costello dans toute sa splendeur. Et même si elle ne prend jamais de gants pour me dire les choses, je l'adore.

On pourrait croire qu'elle se fiche complètement de mon activité d'écrivain, mais c'est faux. C'est à elle que je fais lire mes premiers jets, parce qu'elle ne fait pas dans la dentelle. « Syntaxe pourrie », « Débile, ce passage ! », « Sérieux, t'as 12 ans ? Change-moi ça, c'est nul ». J'en suis à mon sixième roman, et pourtant, elle ne s'en lasse pas.

Bizarrement, la romance, ce n'est pas du tout son genre de prédilection. C'est peut-être justement pour ça que ses avis sont si tranchés et si efficaces. Mon éditrice dit souvent en plaisantant que June mériterait son nom comme coauteure sur la couverture de mes livres. Ça me fait moyennement rire, mais je ne dis trop rien. Tout ce que dit mon éditrice est un peu parole d'évangile.

J'ai acheté la robe noire, même si elle ne me plaisait pas trop. Avec toute cette dentelle, j'avais l'impression de ressembler à une paupiette enrubannée dans sa crépine. Drôlement excitant. Visiblement, June n'était pas du même avis.

— Tu es roulée comme une déesse, ma belle. Sauf qu'à force d'hiberner avec ton ordi, tu ne t'en rends même plus compte.

C'est vrai que ce n'est pas avec mon travail à mi-temps de *community manager* pour la *start-up* de Will que je vois du

pays. Toute la journée sur Twitter, Facebook et Instagram à créer du lien. Du lien, du lien, du lien. Tout ce que je ne sais pas faire dans la vie réelle.

Sauf que ce boulot, c'est un compromis idéal pour moi. Déjà, je peux travailler chez moi la plupart du temps. Et surtout, il me laisse assez de latitude pour écrire.

— Allez, il faut qu'on se magne les fesses, y a deux canons qui nous attendent au Coffee Corner.

On est sorties du magasin, les bras chargés de sacs. En lorgnant sur la vitrine, j'ai ressenti un pincement au cœur en repensant à mon beau gosse de Jake.

Will et Karim nous attendaient comme prévu au Coffee Corner, dans notre coin attitré, avachis dans le canapé en velours vert. Ils avaient l'air en plein débat. Ou alors ils se disputaient, ce qui leur arrivait aussi souvent que de respirer.

— Salut, mes princesses, a lancé Will avec un clin d'œil. Vous savez que vous êtes incroyablement bandantes, ce soir ?

— Et toi, tu sais que tu es incroyablement gay ? ai-je ri.

— C'est vrai. La plus grande déception de ta vie, d'ailleurs.

Les garçons ont éclaté de rire. Je me suis laissée choir sur le canapé à côté de mon meilleur ami, en levant les yeux au ciel. Will m'a fait une bise humide sur la joue.

— Embrasse ton *boss* avant que je te vires.

— Tu ne peux pas me virer. Qu'est-ce que tu ferais sans moi ?

— Personne n'est irremplaçable, bébé.

— Enfin, ça dépend qui ! a dit Karim avec un air malicieux.

Les garçons ont échangé un regard, l'air complice. Un énorme sourire leur dévorait le visage.

June a froncé les sourcils.

— J'ai loupé un truc ou quoi ?

— Allez vous chercher à boire. Après, on vous racontera tout, a dit Will.

Quand la barista m'a reconnue dans la queue, son visage s'est illuminé.

Lexi est une fan de la première heure. Une vraie mordue. Elle adore mes romans, au point qu'elle me fait un peu flipper, quelquefois. Elle est capable de m'envoyer cent messages par heure quand elle découvre le livre. Elle tient une page Instagram dédiée à mes personnages. Ça, passe encore.

Mais une fois, j'ai vraiment eu peur. Elle est arrivée chez moi en larmes, à une heure du matin, parce que les deux amoureux se séparaient à la fin du roman.

Si elle n'avait pas fait le meilleur café de toute la ville, je n'aurais jamais remis les pieds au Coffee Corner.

— Salut, Lou ! Comment ça va ? a-t-elle dit avec frénésie.

Sous-entendu : « Je me fiche un peu de comment tu vas, ce que je veux savoir c'est : est-ce que Jake finit par conclure avec Samantha ? Leur baiser de retrouvailles est-il plutôt tendre, ou plutôt passionné ? Et, question cruciale, quand est-ce qu'ils couchent enfin ensemble ?! »

La sortie de ce deuxième tome n'était programmée que dans un mois, mais Lexi piaffait déjà d'impatience, comme un pur-sang avant une course.

— Ça va, me suis-je contentée de répondre.

La déception s'est peinte sur ses traits. J'ai eu peur qu'elle ne veuille pas me servir mon grand *latte* vanille, alors j'ai glissé :

— Je te promets que tu ne vas pas être déçue, Lexi.

Son visage s'est illuminé tel un sapin de Noël, et j'ai souri timidement, attendrie. Voilà pourquoi j'adorais écrire. Voilà pourquoi j'étais folle de Jake et de ses fêlures cachées sous sa magnifique gueule d'ange. Parce qu'il rendait les lectrices heureuses.

— Tiens, je t’offre un scone. Cadeau !

Lexi m’a tendu ma commande avec un clin d’œil.

J’ai rejoint mes amis et je me suis attablée, satisfaite. Karim, Will et June m’ont dévisagée avec circonspection, silencieux. Bizarre.

— Qu’est-ce qui se passe ?

Ma meilleure amie a pris une profonde inspiration et a posé sa main sur la mienne. Immédiatement, je me suis affolée, parce que June n’est pas vraiment du genre solennel, d’habitude. Mon cœur s’est mis à tambouriner.

— Lou, les garçons et moi, on a quelque chose à te dire.

J’ai froncé les sourcils, perplexe.

— Vous attendez un bébé ? ai-je dit en espérant alléger l’atmosphère.

Les garçons ont lâché un petit rire. La façon dont June plantait ses pupilles dans les miennes ne me disait rien qui vaille.

— Va falloir que tu nous écoutes jusqu’au bout.

À nouveau, elle a inspiré longuement, et sa lèvre supérieure s’est retroussée en un sourire carnassier. L’archétype de la blonde garce, qui plaisait tant aux mecs.

Cette fois, j’avais vraiment la trouille.

— OK. On est tous d’accord pour dire que tu es légèrement tarée, a-t-elle commencé.

Les garçons ont hoché la tête.

— Un chouïa asociale, a continué Karim.

— Complètement asociale, a renchéri son petit ami.

J’ai jeté un regard noir à Will, qui s’est marré.

— Tu es névrotique.

— Et obsessionnelle.

— Distracte. Gaffeuse. Et pas pragmatique pour un sou.

— Et tu cuisines comme un pied, a ajouté Karim.

— Oh ! et j’oubliais : je n’ai jamais vu quelqu’un d’aussi bordélique que toi.

Will a assorti cette dernière pique d'une grimace de dégoût.

— OK. C'est maintenant que je me tire une balle, c'est ça ?

June et les garçons ont ri de bon cœur.

— Attends ! On n'a pas encore parlé de ton alcoolisme notoire. À boire comme tu le fais à seulement 24 ans, c'est la cirrhose assurée à 40.

— Dit le mec qui n'a pas su retrouver son lit samedi dernier tellement il était bourré, ai-je rétorqué à Will.

Ce dernier a explosé de rire en m'ébouriffant les cheveux.

— Oh... C'est vrai que j'en tenais une bonne !

June s'est éclairci la voix, et tout le monde s'est tu. Ma gorge s'est asséchée davantage, sentant le coup de grâce arriver.

— Tout ça pour te dire qu'on t'aime.

— Oui, j'avais compris. Ça paraît drôlement évident ! me suis-je renfrognée.

J'ai relevé le menton dans un semblant de dignité, puis j'ai dévoré mon scone en trois bouchées. Il était trop sec, et les miettes se sont collées au fond de ma gorge. Je me suis mise à tousser bruyamment, au bord de l'étouffement.

June et Karim ont échangé un regard amusé, tandis que Will m'a infligé deux grandes claques entre les omoplates. J'ai inspiré une longue goulée d'air, avant de reprendre mon souffle, la gorge brûlante et les larmes aux yeux.

— Tiens, on avait oublié « maladroite » dans notre liste.

Will a mis son bras autour de mes épaules, avant de me claquer une nouvelle bise sur la joue. Respirant à peu près normalement, j'ai goûté à mon café, et la douceur du lait et de la vanille m'ont un peu rassérénée.

— Tu dois te demander où on veut en venir, non ? a demandé Karim.

J'ai haussé les épaules et bu une nouvelle gorgée de café, qui a coulé à moitié sur mon menton. *Génial.*

Mes amis avaient raison. J'étais vraiment un cas désespéré. Une catastrophe ambulante. Pas étonnant que je sois incapable de garder un homme.

— Tout ça pour te dire qu'on t'aime malgré tout, a répété June. Et qu'on n'a pas envie de te voir gâcher ta vie. Lou, tu réalises que tu ne sors presque plus jamais ? Que tu restes cloîtrée des jours entiers à écrire tes histoires ? Tu sais que j'adore ce que tu écris, sérieusement. Mais il faut que tu sortes, que tu voies le monde, que tu t'ouvres aux autres.

— Tu exagères, quand même. Regarde, je suis sortie avec vous, samedi, ai-je bredouillé.

— Ouais, mais ça faisait plus de quatre mois que ce n'était pas arrivé ! a remarqué Will.

— Tu sais bien que quand la sortie d'un de mes livres approche, j'ai toujours plein de choses à faire.

— Fausse excuse. Tu ne t'en rends pas compte, Lou, mais c'est de pire en pire. Et quand tu daignes nous honorer de ta présence, tu es tout le temps dans les nuages, perchée. Noyée dans l'histoire qui se déroule dans ta tête en permanence, a asséné June.

Même si mes amis avaient raison, leur procès d'intention commençait de m'agacer.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Je ne vais pas arrêter d'écrire ! ai-je riposté.

June a continué avec un air compatissant.

— Bien sûr que non, ma chérie. Tout ce qu'on veut, c'est t'aider. Alors, j'ai concocté un plan d'attaque en trois points.

Excédée, j'ai levé les yeux au ciel en me rencognant dans le canapé. June Costello et ses planifications ! Si elle croyait qu'elle allait pouvoir s'occuper de mon cas comme d'un *business plan*, elle se mettait le doigt dans l'œil.

— Oh ! tu peux faire la tête, ma belle. Mais tu n'y couperas pas.

— Et si je refuse ? ai-je rétorqué avec défiance.

On aurait dit qu'elle n'attendait que ça, que je lui rue dans

les brancards de la sorte, parce qu'elle a arboré un petit rictus sournois, comme si elle était satisfaite.

— Si tu refuses ? Eh bien ! tu te trouveras une autre bêta-lectrice.

La garce.

Elle savait pertinemment que j'avais un besoin impérieux de ses retours avisés. Un besoin vital.

J'étais prise au piège.

En même temps, je ne pouvais ignorer la pointe de culpabilité qui me tordait le ventre.

Ils ont raison, tous les trois. Je ne peux pas continuer de passer mes journées avec mes personnages de roman pour seule compagnie. Jake, aussi beau gosse, tête à claques et fêlé soit-il, n'est pas réel. Il existe, certes. Dans mon imagination (et Dieu sait ce que je lui fais dans ma tête) et dans celles de mes lectrices. Mais malgré tout l'effet qu'ont les mots, je ne sentirai jamais la douceur de sa forêt de cheveux noirs sous mes doigts. Ni l'effluve de son parfum marin me picoter les narines. Encore moins la fermeté de ses lèvres vermillon sur les miennes.

Vaincue, j'ai continué de siroter mon café, attendant que June développe.

— Premièrement : sortie obligatoire tous les samedis.

— Ça va à l'encontre de la réduction de ma consommation d'alcool, que Will m'a conseillée...

June m'a réduite au silence avec un petit geste de la main.

— Tss, tss... Deuxièmement : tu vas t'inscrire à cette assoce.

June m'a tendu une plaquette intitulée : « Créons du lien social ! Vous êtes seul(e) ? Vous venez d'emménager et vous ne connaissez personne ? Rejoignez-nous !... ». Bla-bla-bla.

J'ai bondi sur mon siège.

— Ça va pas ?! Tu es folle, June ! Je ne vais pas aller à ce machin ! À tous les coups, c'est une secte !

— T'inquiète, j'ai vérifié. C'est tout ce qu'il y a de plus



normal. Ils débudent une nouvelle session avec un nouveau groupe. Le séjour d'intégration dure cinq jours et commence dans deux semaines.

— Impossible. Tu sais bien que je ne peux pas laisser ma grand-mère toute seule aussi longtemps.

— Je savais que tu allais dire ça, a répondu June avec un clin d'œil. Regarde, c'est « intergénérationnel ». Tu peux y aller avec ta mamie.

— Tu es sérieuse ? Tu veux que je parte en séjour d'intégration avec ma grand-mère dingue ? Tu as raison, c'est vachement glamour. Sûrement le meilleur moyen pour que je rencontre un mec. C'est toi qui es barge, June.

— Troisièmement...

June a eu un imperceptible mouvement de recul. Elle a cillé et s'est pincé les lèvres, hésitante. Ouah ! je ne le sentais pas du tout. Et là, Will a lâché avec une petite grimace :

— Euh... pour faire digérer le troisièmement, je crois qu'il faut qu'on passe à une boisson légèrement plus forte.

Comme je m’y attendais, aucun des trois n’a voulu lâcher le morceau au sujet du troisièmement. Ce n’était peut-être pas plus mal. Il fallait déjà que je me fasse à l’idée des deux premiers points.

Sortir tous les samedis soirs : ça me paraissait jouable. Même si ça allait définitivement faire exploser ma consommation de mojitos et autres piña colada. Et mon compte en banque, du reste. Heureusement que Will me payait grassement.

Par contre, le deuxièmement me faisait doucement rigoler.

OK, la perspective de tisser de nouveaux liens semble être une idée séduisante, au vu de mes compétences sociales proches du néant. Et la belle promesse du trip intergénérationnel, où chacun apprendrait de l’expérience de ses aînés dans la joie et la bonne humeur, a drôlement le vent en poupe, en ce moment.

Sauf que vous n’avez jamais rencontré ma grand-mère. Dans le genre folle, elle est championne du monde.

Un jour, elle avait décrété qu’elle était électrosensible. Un truc qu’elle avait sûrement lu quelque part. Comme quoi tous les maux dont elle souffrait — insomnies, irritabilité, cauchemars, troubles de la mémoire, migraines et j’en passe — seraient dûs aux ondes qui inondent nos maisons et notre environnement. Je veux bien croire que certains malheureux souffrent de ce genre de pathologies, mais

venant de ma mamie, qui se découvre une nouvelle lubie tous les quatre ou cinq ans, ça ne prend pas.

Depuis, pour éviter l'entrée des ondes dans sa maison, elle a mis à ses fenêtres des rideaux doublés de papier d'aluminium super épais, qu'elle fait venir de Chine expressément. Si, si, je vous jure. Donc quand on va chez elle, on ne voit quasiment pas la lumière du jour.

Mais ce n'est pas tout.

Quand quelqu'un a la folie de passer un peu de temps avec elle (il n'y a que moi, pour tout dire), il faut *impérativement* placer son téléphone portable sous une cloche métallique grillagée, doublée de papier d'alu elle aussi, pour atténuer les rayonnements.

Pourtant, c'est encore loin d'être le plus effrayant.

Le pire, c'est son lit.

Ma mamie dort dans une cage de Faraday qu'elle a bricolée avec une moustiquaire métallique anti-ondes. Une sorte de baldaquin un peu trash. Et après, elle se demande pour quoi elle fait des cauchemars !

Autant dire que le séjour d'intégration, ça risquait d'être compliqué.

Mes parents, eux, s'en fichent complètement. Depuis que j'ai atteint ma majorité, ils se la coulent douce en Amérique du Sud. Résultat, c'est à moi que revient le privilège de m'occuper de mamie.

Ma sœur essaie bien de me donner un coup de main, mais elle a déjà bien assez à faire avec son mari imbuvable et son fils qui ferait passer Dr House pour un modèle d'empathie et de bienveillance.

« Tu n'as que ça à faire, de t'occuper d'Endora », me dit-elle souvent.

Oui, oui, ma sœur appelle les gens de sa famille par leur prénom. « Mamie », « Maman », ça ne fait pas assez distingué, j'imagine. Donc, dans la bouche de ma sœur, maman devient Cathy, papa, Didier, et mamie, c'est Endora. Oui,

comme la mamie neuneu dans *Ma sorcière bien-aimée*. Il faut croire que c'était écrit.

En sortant du Coffee Corner, j'ai foncé chez moi, sur ordre de June, pour me changer.

— Tu ressembles à une instit en retraite. Sérieux, même ma mère est plus swag que toi ! Alors, file ! Robe, talons, maquillage. Point. Pas de discussion.

J'ai obtempéré et passé ma robe-paupiette après avoir pris une douche.

Floppy me regardait depuis sa paillasse, l'air dépité.

— Mon beau ! Viens faire un câlin à maman !

Ignorant la promesse de papouilles, le bichon est resté allongé, museau contre le sol, impassible. Je me suis demandé si ce chien n'était pas en train de virer complètement neurasthénique. C'était sûrement à cause de mon rythme de vie débordant.

J'ai avalé un morceau, puis je suis allée retrouver mes trois tortionnaires au bar Lempicka, où ils étaient déjà attablés, sirotant des cocktails aux couleurs psychédéliqués.

— Tu sais que tu es à la bourre ? a grogné Will. On a été obligés de boire sans toi pour patienter.

— Mon pauvre, je vais te plaindre !

Je lui ai ébouriffé sa tignasse brune, en me demandant si celle de Jake aurait eu la même texture.

— T'inquiète, elle va vite rattraper son retard, a pouffé June.

Je me suis insurgée :

— Vas-y, traite-moi de pochtronne, pendant que tu y es !

Craignant la perspective du troisièmement, j'ai commandé un double rhum arrangé à la banane.

Karim dissertait sur les futurs candidats à l'élection présidentielle, tandis que Will tripotait distraitement le petit parapluie en papier jaune qui ornait son verre. Il semblait

plongé dans ses pensées, et le sillon qui se creusait entre ses sourcils s'accroissait de seconde en seconde.

— Ça va ? ai-je demandé.

Will a levé ses yeux gris vers moi et m'a répondu d'un petit sourire bizarre, presque ému. Puis, son regard a pivoté vers son petit ami. Ce dernier était en train de batailler ferme avec June sur fond de « justice sociale » et « solidarité collective », ce dont je n'avais pas suivi un traître mot.

Karim, dès qu'on le lançait sur ce terrain-là, devenait carrément emphatique. Yeux flamboyants et gestes grandiloquents. N'étant pas de la même sensibilité politique, June se plaisait à démonter pièce par pièce chacune de ses théories et restait insensible à ses arguments. C'était loin d'être le cas de mon meilleur ami, qui buvait les paroles de son chéri.

Mon Dieu, si un jour un homme pouvait me regarder avec ne serait-ce que la moitié de l'intensité que je lisais dans le regard de Will, je pourrais m'estimer heureuse.

Will a continué de fixer Karim pendant une bonne minute, silencieux, comme recueilli.

— Oui, je sais. Il est canon, il est brillant, et il est amoureux de toi, pas la peine de faire le malin une fois de plus, ai-je soupiré, envieuse.

Will a lâché un rire, avant de se racler la gorge et de se lever de sa chaise. Karim et June ont stoppé net leur joute verbale. Will et Karim ont échangé un long regard, du genre de ceux qui vident la pièce instantanément.

— OK. Même si le dévoilement du plan de reprise en main de Lou Rivoli me réjouit, j'aimerais qu'on trinque en l'honneur d'un autre événement. À la base, j'avais prévu de vous l'annoncer au Coffee Corner, sauf que les circonstances m'en ont empêché.

Will a tourné la tête vers moi et m'a gratifiée d'un clin d'œil.

— Désolée, ai-je bredouillé.

— Bon, je ne vais pas rejouer les scènes hétéros hyper cliché qu'on voit tout le temps dans les films. Je vais plutôt vous le dire de but en blanc : Karim et moi, on va se marier. Parce que c'est le mec qui me fait aimer la vie, l'amour, les arbres. Les livres et la fête, le ciel d'orage, les balades sous la pluie et les feux de cheminée. Et que je serais trop con d'attendre plus longtemps.

Et là, Will a parcouru les trois enjambées qui le séparaient de Karim et l'a embrassé passionnément.

June et moi, on est restées dans un état de stupeur inédite, avant de bondir de nos chaises en hurlant de joie dans un vacarme assourdissant.

Will s'est tourné vers moi et a lâché à mon intention, hilare :

— Au fait, Lou, troisièmement : écrire de la romance, pour toi, c'est fini.